

Dom Jean Benoist,
profès et prier de Cadouin,
puis abbé de l'Etoile
(1663-1738)

à Marcel Berthier

Jean Benoist naquit à Limoges le mercredi 18 avril 1663. Son père, Pierre Benoist, bourgeois et négociant de la ville, avait épousé en secondes noces une sienne parente, Madeleine Benoist¹.

Les Benoist comptaient parmi les plus anciennes grandes familles de la bourgeoisie limougeaude. Leur nom fut fréquemment associé aux événements locaux et parfois même à d'importantes pages de l'Histoire. Déjà au XVe siècle, vers 1324, ils avaient été à l'origine de la chapelle dite pour cela "des Benoist", adjointe à une vénérable église de la ville, Saint-Pierre-du-Queyroix. Plusieurs d'entre eux y recevront la sépulture, jusqu'en 1776, date de l'interdiction d'inhumer dans les églises. C'est là que le père de notre Jean sera lui-même enterré le 16 décembre 1670. L'enfant n'avait que sept ans et demi.

Famille bien enracinée à Limoges, donc, aussi bien que dans l'Eglise. N'est-ce pas l'un des grands-oncles de Jean, Pierre Benoist, abbé de Saint-Augustin de Limoges, que le roi Henri IV avait mandé à Saint-Denis, en juillet 1593, pour être instruit par lui des dogmes catholiques avant son abjuration² ? Vingt-cinq ans plus tard, une grand-tante de Jean fit venir de Salamanque et reçut chez elle Isabel de los Angeles, l'une des six carmélites espagnoles envoyées en France pour y établir la réforme de Thérèse d'Avila ; elle l'aïda à fonder le carmel de Limoges ; et en reconnaissance de ses grands bienfaits, elle eut le privilège d'être enterrée dans le cloître de ce monastère³. Encore au début du XVIIIe siècle, le dévouement des Benoist à l'église locale leur valait l'estime et l'affection de l'évêque du lieu, Mgr Antoine Charpin de Genétines, qui gouverna le diocèse de 1707 à 1729 et tint à présider en personne la plupart des cérémonies familiales,

telles que baptêmes, mariages, professions religieuses. Et c'est naturellement à ce prélat que Jean, élu abbé de l'Etoile, s'adressera pour la bénédiction abbatiale.

Au foyer où Jean naquit, des vocations religieuses avaient déjà éclos. Deux de ses demi-soeurs entrèrent chez les visitandines de la ville : Anne (née en 1645) et Jeanne-Charlotte (née en 1653); celle-ci mourra supérieure du couvent en octobre 1728.

Tout porte à penser que le garçon fit ses études au collège des jésuites, en ville, dont les Benoist étaient d'insignes bienfaiteurs et chez qui l'on retrouve la trace de plusieurs enfants de la famille. Un vitrail de la chapelle de ce collège porte encore les armes familiales, armes parlantes puisqu'elles évoquent le sens étymologique du patronyme Benoist (benedictus) : *d'azur, au chevron d'or accompagné de trois mains bénissantes d'argent, deux en chef et une en pointe*. Noter que ces armes figurent aussi sur un vitrail de la cathédrale Saint-Etienne, dans la chapelle de Notre-Dame des Malades.

On ne sait rien de précis sur le parcours de Jean, études et cheminement de sa vocation, jusqu'à l'âge de 28 ans. Il faudra attendre 1714, l'année de son entrée en fonction comme abbé de l'Etoile, pour découvrir qu'il était docteur en théologie. Les actes ultérieurs, même les plus officiels, passeront ce grade sous silence, sans doute parce que l'intéressé n'en tirait aucune fierté ; en revanche, dom Jean Benoist fera toujours suivre son titre abbatial de l'expression "*de l'Étroite Observance de l'ordre de Cisteaux*".

Lorsque les textes retrouvés parlent de lui pour la première fois, il est déjà moine cistercien et prêtre. Ainsi son nom apparaît-il en 1691, à Cadouin en Périgord, dans le registre de la Confrérie du Suaire⁴. Jean, appelons-le désormais le Père Jean, faisait alors partie de la petite dizaine de profès composant la communauté cistercienne gouvernée par dom Pierre Mary, abbé de 1666 à 1696. Celui-ci maintenait ses religieux dans l'Étroite Observance que Cadouin avait adoptée depuis 1643.

Le Père Jean n'était pas le seul Limousin à avoir embrassé la vie monastique à Cadouin. L'abbaye servait alors de noviciat commun pour les réformés des provinces de Bordeaux et de Poitiers⁵, et deux novices sur les quatre dont les noms nous sont parvenus pour cette période venaient également de son diocèse natal : Joseph Roussaud (1681), Antoine Bordas (1685), ce dernier étant natif comme lui de la ville même de Limoges⁶.

Qu'après sa profession il soit demeuré à Cadouin, plutôt que de faire

voeu de stabilité pour une autre maison moins éloignée de Limoges, semble indiquer que notre jeune profès tenait à rester sous le rayonnement immédiat de l'abbé extraordinaire qu'était dom Pierre Mary, modèle de régularité, de science et d'humilité. Dom Pierre le lui rendit bien en lui confiant la charge de cellérier de Cadouin, puis en le choisissant comme secrétaire pour l'accompagner dans la visite régulière des seize abbayes, dont trois de moniales, de la province de Toulouse dont il était depuis 1683 le vicaire général. Pendant une douzaine d'années, le Père Jean parcourut donc l'Occitanie avec son Père abbé, d'octobre à janvier, et acquit par là une connaissance pratique de l'administration des monastères et des réalités d'ordre spirituel vécues par ses confrères et consœurs cisterciens.

Lors d'une visite régulière effectuée à Calers, le 2 janvier 1694, c'est lui-même qui dut remplacer dom Pierre pour les premières cérémonies d'ouverture à l'église conventuelle, l'abbé Visiteur n'étant toujours pas rétabli de la maladie qui le retenait à l'infirmerie depuis une vingtaine de jours. Tous deux étaient arrivés dans ce monastère le 12 décembre précédent et, dès le lendemain, dom Pierre avait dû se mettre au lit, victime d'une maladie annonciatrice de la mort qui allait l'emporter deux ans plus tard⁷.

Un mois après la mort de dom Pierre Mary, au printemps 1696, Cadouin retomba aux mains d'un abbé commendataire, Thomas Delort de Sérignan⁸. La communauté, pour être préservée du relâchement, avait besoin d'un guide très sûr. Seul le prieur pouvait en assumer le rôle. Les supérieurs de l'Étroite Observance ne tardèrent pas à désigner le Père Jean comme prieur de Cadouin. Grâce à lui, l'élan qu'avait connu Cadouin sous le fructueux abbatiat de dom Pierre Mary put continuer. Il s'appliqua en outre à entretenir la dévotion et les pèlerinages au Suaire, faisant venir pour cela les lazaristes de Sarlat qui donnèrent à Cadouin une mission en 1708^{8 bis}.

Le témoignage du bénédictin dom Jacques Boyer nous en apprend davantage encore sur les qualités humaines et intellectuelles du Père Jean. Le religieux voyageait pour amasser les sources de la nouvelle *Gallia christiana*. Il arriva à Cadouin le 27 septembre 1712 et y fut reçu par le prieur dom Jean Benoist, qui lui "*fit toutes les amitiés possibles*". Il resta à l'abbaye trois jours, ravi de pouvoir consulter les archives "*en bon ordre*", remarque-t-il, partageant la prière et les repas de la communauté, emportant même un cadeau du prieur⁹. Dom Boyer conserva un bon souvenir de ce séjour, au point que deux ans après, dom Jean Benoist étant devenu abbé de l'Étoile, il correspondait encore avec lui¹⁰.

Pour un peu, dom Boyer aurait pu ne jamais rencontrer le Père Jean à Cadouin, et l'année 1712 représenter une rupture dans la vie de ce dernier.

En effet, le siège abbatial du Rivet en Bazadais s'étant trouvé vacant au milieu de l'été 1712, le roi l'offrit au prieur de Cadouin, qui refusa cette promotion¹¹. L'abbaye du Rivet échut alors à un autre moine cistercien, de Cîteaux même celui-là, dom Jourdan de Fleis (ou de Fleins), que le roi nomma le 15 août suivant¹² et qui eut semble-t-il quelques difficultés à obtenir ses bulles puisqu'il recevra la bénédiction abbatiale après un an et demi d'attente, le 11 novembre 1714, à Paris, dans l'église des moniales bernardines de Penthemont¹³.

Mais notre Père Jean ne put se maintenir longtemps encore à Cadouin. Le 9 juin 1713, le vieux roi Louis XIV le gratifiait d'une nouvelle nomination, cette fois-ci au siège abbatial de l'Etoile en Poitou¹⁴. L'abbaye, restaurée au siècle précédent sous la gouverne de grands et saints abbés qui en avaient fait l'un des foyers les plus fervents de l'Étroite Observance, sortait d'une crise pénible sur laquelle toute la lumière n'a jusqu'à présent jamais été apportée. On sait seulement que les effectifs avaient littéralement fondu, la plupart des religieux s'en étant allés dans d'autres maisons réformées, notamment à la Trappe.

Dom Jean Benoist allait succéder à un abbé, dom François de Chéreil, qui fit son possible pour sauver le monastère et y rétablir la régularité. Il y réussit assez bien, puisqu'en 1708 le bénédictin dom Edmond Martène, de passage à l'Etoile, constatait qu'une douzaine de religieux y vivaient dans la ferveur, la pauvreté et une observance exacte de la Règle¹⁵.

Dom Jean n'attendit ses bulles que neuf mois. Pour sa bénédiction abbatiale, certainement après accord avec l'évêque de Poitiers Mgr Jean-Claude de La Poype de Vertrieu, il se tourna vers l'évêque de Limoges, l'ami des Benoist, Mgr Antoine Charpin de Genétines. Celui-ci la lui conféra dans la chapelle du collège des jésuites, à Limoges, le premier dimanche de Carême 1714, assisté des supérieurs réguliers de deux monastères de la ville, l'abbé bénédictin de Saint-Augustin et l'abbé feuillant de Saint-Martin¹⁶. Mgr Charpin de Genétines mourra la même année que dom Benoist, six mois après lui¹⁷. Et avoir à bénir un abbé de l'Etoile aura sûrement touché ce prélat dont les propres armes¹⁸ portaient un franc-quartier d'azur chargé d'une étoile d'or...

Alors âgé de 51 ans, dom Jean allait tenir la crosse à l'Etoile jusqu'à sa mort, soit pendant un quart de siècle. De ce long abbatat, les archives du monastère, fort lacunaires pour la première moitié du XVIIIe siècle, n'ont conservé que huit actes d'administration temporelle. C'est peu, mais il s'agit chaque fois d'une décision assez significative.

Le premier acte, le 14 mai 1714, est une transaction par laquelle le nouvel abbé et sa communauté se désistent des poursuites précédemment engagées par les religieux contre le meunier Jean Pénaguin à qui ils avaient affermé leur moulin de Vanguail¹⁹. Quatre ans plus tard, le 23 mai 1719, l'abbé afferme la seigneurie de la Perchaie, première des granges de l'abbaye, sise à deux lieues au sud du monastère²⁰. Il y avait bien longtemps que les convers ne s'occupaient plus de ce domaine, et qu'on en avait confié l'exploitation à des laïcs. Mais les conditions du nouveau bail montrent que le supérieur tenait à une gestion plus saine. Noter que, dans ces actes et les suivants, dom Benoist, qui signe simplement "*Fr. Jean, abbé de Létouille*", est dit "*y demeurant*" : le détail n'est pas négligeable du point de vue de la stabilité, à une époque où pas mal de supérieurs, même réguliers, ne résident pas sur place.

L'esprit de conciliation et le sens pratique que l'on devine chez lui ne suffisaient naturellement pas à assurer au monastère les ressources nécessaires. En décembre 1720, il contracta un emprunt auprès du chanoine d'Armagnac, trésorier de Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers²¹, puis, pour un montant beaucoup plus important, auprès du sieur Laurendeau, également de Poitiers²². Ces emprunts, dépassant au total les 10.000 livres et représentant cinq fois le revenu annuel du monastère, étaient destinés au remboursement général des nombreuses dettes que son prédécesseur avait été contraint d'accumuler.

Le plus émouvant est, dans cet ordre de choses, la déclaration des biens et revenus de l'abbaye, qu'il rédigea le 18 décembre 1728 pour l'Assemblée générale du clergé de France. On en a conservé le brouillon avec la feuille des opérations et calculs²³, un deuxième brouillon plus sommaire²⁴, enfin la mise au propre transmise au bureau diocésain²⁵. Ce document-là, d'une écriture sans bavures, régulière et belle, porte sa signature et fournit des indications précises sur le domaine et le budget du monastère, indications d'autant plus précieuses qu'à travers elles transparaît un peu de la vie quotidienne : à peine 1450 livres par an pour l'habillement, la nourriture et les petites dépenses courantes de l'abbé et de ses moines ; 100 livres réservées à l'aumône ; 80 livres pour l'entretien des ornements et de la lampe de l'église ; 30 livres versées à l'ordre de Cîteaux, à titre de contribution ; 5 à 600 livres de décimes, selon les années, faisant de cet impôt une charge écrasante.

La déclaration présente aussi la communauté : à l'Etoile, avec l'abbé, vivaient cinq religieux de chœur, deux frères convers, un valet pour le Père abbé, un cuisinier, un jardinier, un palefrenier, deux laboureurs et

deux jeunes gens. On y apprend en outre que les religieux s'astreignaient au travail manuel en faisant "*valoir par leurs mains*" les terres de l'enclos monastique, lequel produisait froment, avoine, un peu de vin... Est même rappelé l'hiver rigoureux de 1709 qui endommagea le bois de haute futaie à l'est des bâtiments conventuels.

Les noms des religieux qui vécurent à l'Etoile sous la houlette de dom Jean Benoist figurent dans les archives du monastère. Enumérons-les en donnant les dates extrêmes où ils apparaissent : P. Jean Coyer, prieur, 1714-1720 ; P. Louis-Charles du Chastelet, procureur, 1714-1732, prieur en 1738 ; P. Louis Ramel, 1720 ; P. Joseph Roussel, 1720 ; P. Jacques de Macé, 1725-1731 ; P. Joseph Dreux, 1727-1738, qui deviendra abbé de l'Etoile et se suicidera en 1758 ; P. Michel Picard, 1732-1738 ; Fr. Julien Simon, convers, 1720-1732. Il y en eut sûrement d'autres, mais ils n'ont pas laissé de trace.

Sous l'abbatit de dom Jean, les effectifs diminuèrent à nouveau. Ce fut certainement l'une de ses tristesses. Et à sa mort, il ne restera plus que trois profès dans l'abbaye. En revanche, et peut-être le petit nombre des religieux favorisait-il ceci, l'Etoile entretenait avec le voisinage des relations de sympathie et d'assez grande proximité. A partir de 1724, un moine ira desservir fréquemment la paroisse de Cenau, en l'absence du curé. Il avait pour cela moins d'une lieue à parcourir sur le sentier qui passe à travers le bois jouxtant l'abbaye. L'intérim devint si habituel qu'en 1733, l'abbé Henri Fradin, vicaire d'Archigny, signera un acte de baptême "*en la place de messieurs de l'Etoille comme desservans*"²⁶. L'abbé en personne célébra un mariage : c'était le lundi 1er février 1717, entre François de la Bussière, écuyer, et Marie Paris, fille du sieur de la Salle, petite seigneurie des proches environs²⁷. L'un de ses prédécesseurs au XVIIe siècle, dom Placide Petit, avait inauguré cet usage de certains mariages célébrés au monastère pour les familles des hobereaux du voisinage²⁸.

La bonne réputation de dom Jean s'étendait bien au-delà de la campagne poitevine où se cachait l'abbaye de l'Etoile. Ainsi, lorsque s'éleva un litige entre les religieuses fontevristes de la Puye, à une lieue et demie à l'est de l'Etoile, et Madame Dutivel de Pansière, à propos de dot et de prêt d'argent, l'affaire fut portée devant l'abbesse de Fontevraud. Celle-ci, Mme de Rochechouart, dite "la reine des abbesses", confia à dom Benoist le soin d'enquêter et de trouver un arrangement. Le registre du Conseil de l'abbesse précise qu'il "*a plu à Madame l'admettre en arbitrage*", l'abbé de l'Etoile étant "*homme de mérite et de vertu, connu pour tel dans la province voisine*"²⁹.

On ne sait strictement rien des circonstances de la mort du Père abbé.

Même la date n'en est connue qu'indirectement, grâce à un document conservé loin du Poitou et intitulé *Etat des revenus de l'abbaye régulière de Notre-Dame de l'Etoile, ordre de Cîteaux, diocèse de Poitiers, vacante par le décès de Mre dom Benoist, régulier, arrivé le 18 janvier 1738*³⁰. Ce mémoire accuse une diminution de 26 % du revenu de l'abbaye, par rapport à la déclaration de 1728. Le 11 avril suivant, le roi Louis XV nommait abbé de l'Etoile un autre régulier, dom Nicolas Quesnet, jusque-là prieur de Royaumont³¹, lequel ne parviendra pas à empêcher la lente extinction du foyer de vie contemplative qui luisait au fond d'un vallon perdu de la campagne poitevine depuis six siècles.

Dom Jean Benoist aura été le dernier des grands abbés réguliers de l'Etoile. Ne déplorons pas le silence entourant sa mort, le 18 janvier 1738. Ne suffit-il pas de savoir que ce jour-là était un samedi, jour évocateur de l'issue de toutes choses et jour marial, comme si une délicatesse providentielle avait voulu indiquer que s'étendait définitivement sur notre Père Jean et sur son monastère le blanc manteau de la Reine de Cîteaux.

NOTES

1. On ne trouve pas grand-chose, pour notre sujet, dans le **Nobiliaire du diocèse et de la généralité de Limoges** par l'abbé Joseph NADAUD (publ. A. LECLER, 2e éd., Limoges, 1882, t. 1, p. 170-177) ; l'abbé Lecler annonçait (p. 560) une généalogie de la famille, qui n'a semble-t-il jamais été publiée. Se reporter plutôt à Joseph BOULAUD, "Le livre de raison de Grégoire Benoist de Lostende (1677-1754)", dans **Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin**, t. 59, 1909, p. 75-129.
2. A. LECLER, "Une question de biographie : René Benoist et Pierre Benoist", dans **Bull. Soc. arch. hist. Limousin**, t. 26, 1877, p. 139 sq.
3. Françoise NICOLAS DE TRASLAGE, **Vie de la vénérable Mère Isabelle des Anges, l'une des six carmélites espagnoles fondatrices de l'institut de sainte Thérèse en France, morte en odeur de sainteté le 14 octobre 1644 au monastère des carmélites de Limoges** (Paris, 1658), nouv. éd. publ. M. BOUJX, Limoges, 1876, p. 100-108.
4. Louis GRILLON, "Un abbé de Cadouin méconnu, dom Pierre Mary (?-1696)", dans **Mélanges à la mémoire du Père Anselme Dimier**, vol. 3, Pupillin, 1984, p. 336, note 14.
5. Cadouin le fut au moins depuis 1684 (J.-D. LELOCZKY, **Constitutiones et acta capitulorum strictioris observantiae ordinis Cisterciensis, 1624-1687**, Rome, 1967, p. 224) et sera relayé vers 1740 par l'abbaye du Pin, près de Poitiers (Louis GRILLON, "Les abbayes cisterciennes de la Dordogne dans les Statuts des Chapitres généraux de l'Ordre", dans **Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord**, t. 82, 1955, p. 199, note 13).
6. Louis GRILLON, "Un abbé..." (voir n. 4), p. 337, note 26.
7. Arch. dép. Haute-Garonne, 106 H 22 ; cité par Jean-Claude MEYER, "Les cisterciens en pays toulousain au XVIIIe siècle", dans **Bulletin de littérature ecclésiastique**, t. 93 (Saint Bernard et la recherche de Dieu, colloque des 25-27 janvier 1991), 1992, p. 117. Louis GRILLON (voir n. 4) signale aussi cette péripétie (p. 340) mais sans nommer le Père Jean Benoist, pas davantage que lorsqu'il évoque le déroulement d'une visite régulière (p. 338) et signale simplement la présence du "cellérier de Cadouin".
8. **La Gazette de France**, du 5 avril 1696 (cf. Marquis de GRANGES DE SURGERES, **Répertoire historique et biographique de la Gazette de France**, Paris, t. 4, 1906, col. 273).
- 8 bis. Jean SIGALA, **Cadouin en Périgord**, Bordeaux, 1950, p. 117.
9. "Journal de voyage de dom Jacques Boyer (1710-1714)", publ. F. BOYER et A. VERNIERE, dans **Mémoires de l'académie de Clermont**, nouv. série, t.26, 1884, p. 337-338.
10. *Ibid.*, p. 477 (lettre du 15 février 1714) et p. 485 (du 28 avril 1714).
11. **Gallia christiana**, éd. 1720, t. 1, col. 1219, et t. 2, col. 1355 ; H. DU TEMS, **Le clergé de France**, Paris, 1774, t. 1, p. 520, et t. 2, p. 509.
12. **La Gallia christiana** (t. 1, col. 1219) écrit "de Fleiis" ; DU TEMS (t.1, p. 520) écrit "de Fleins" ; on trouve "de Fleis" chez A. CLERGEAC, **Chronologie des archevêques, évêques et abbés de l'ancienne province ecclésiastique d'Auch, 1300-1801**, Arch. hist. de la Gascogne, 2e série, fasc. 16, 1912, p. 98.
13. **Gallia christiana**, éd. 1720, t. 1, col. 1219.

14. *Gallia christiana*, éd. 1873, t. 2, animadversiones, col. LI. Voir aussi *La Gazette de France*, du 10 juin 1713 (cf. GRANGES DE SURGERES, *Répertoire...*, t. 1, 1902, col. 325).
 15. Edmond MARTENE et Ursin DURAND, *Voyage littéraire de deux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, Paris, 1717, p. 8.
 16. *Gallia christiana*, éd. 1720, t. 2, col. 1355-1356.
 17. Il mourra au château de Genétines, en Forez, le dimanche 21 juin 1738 (A. FRAY-FOURNIER, "Catalogue de portraits limousins et marchois", dans *Bull. Soc. arch. hist. Limousin*, t. 42, 1894, p. 501).
 18. *Ibid.*, qui indique "*d'argent à la croix ancrée de gueules, au franc-quartier d'azur chargé d'une étoile d'or*".
 19. Arch. dép. Vienne, 1 H 9/2, orig. pap.
 20. *Ibid.*, dossier "La Perchaie".
 21. *Ibid.*; la dette ne sera toujours pas éteinte en 1748 (cf. Arch. dép. Gers, I 1338).
 21. Abbé LALANNE, "Notice sur l'ancienne abbaye royale de N.-D. de l'Etoile", dans *Le Châtelleraudais*, 1854 (recueillie aux arch. dép. Vienne, carton 34, pièce 14), p. 10.
 23. Arch. dép. Gers, I 1338.
 24. Arch. dép. Vienne, 1 H 9/2, pap., 11 pages.
 25. Arch. dép. Vienne, G 423, cahier pap., 6 fol.
 26. Arch. dép. Vienne, reg. par. Cenon (10 juillet 1733).
 27. Arch. dép. Vienne, reg. par. Archigny (1er février 1717); cité par M. POULIOT, J. SALVINI, F. VILLARD, *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Vienne, série E supplément*, t. 5, Poitiers, 1970, p. 280.
 28. Arch. dép. Vienne, reg. par. Archigny (17 août 1660); cité par C. GARDA, "Le sens de l'observance chez un abbé de l'Etoile au XVIIe siècle", dans *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 5e série, t. 5, 1991, p. 248.
 29. DEODATA (pseud. de Soeur MARGUERITE-SAINT-HONORAT), *La Puye, son prieuré de fontevristes, son couvent de Filles de la Croix*, Poitiers, s.d. (1920), p. 89, qui a jugé naturel de moderniser le nom Benoist en "Benoît".
 30. Arch. dép. Gers, I 1338. Pour justifier la présence à Auch d'une bonne part des archives de l'Etoile, rappelons que le dernier abbé commendataire, Jean de Vergès, les avait emportées avec lui et que tous ces papiers, avec d'autres, forment maintenant le fonds "de Vergès" (série I).
 31. *La Gazette de France*, du 12 avril 1738 (cf. GRANGES DE SURGERES, *Répertoire...*, t. 4, col. 4).
-